

PROLOGUE

*E*st-ce que je voudrais être ailleurs en ce moment ?
Oui.

Est-ce que, parfois, il est préférable de fermer les yeux sur la vérité ?

Probablement.

Est-ce qu'il est indispensable d'affronter la réalité ?

Inéluctablement.

Est-ce que si je pouvais revenir en arrière, j'agis différemment ?

Non.

Je vais probablement mourir avant que le soleil ne se couche. Mais il y a ce que certains appellent le destin, d'autres le karma. Au final, peu importe le nom qu'on lui donne, le mien est tout tracé et s'arrêtera d'ici à quelques heures. Quelques flashes des moments que je ne vivrai pas me traversent l'esprit, les gens que je ne reverrai pas, les choses que je ne ferai pas. Je devrais avoir peur et probablement que si j'y réfléchissais un peu plus, je ne penserais plus qu'à m'enfuir, sauf que je ne peux pas. Je ne le veux pas. Si je faisais marche arrière, est-ce que ma vie reprendrait pour autant son cours comme si de rien n'était, comme si tout ce que j'ai appris depuis des semaines n'avait jamais existé ? La réponse est sans

appel : NON ! Alors à quoi bon lutter contre les Parques, les Moires ou autres noms qu'on peut leur donner ? Les maîtres du destin ne m'épargneront pas. Pas ce soir. Alors la seule façon d'agir est de faire face. De se battre. Jusqu'au bout. Jusqu'à la mort. Jusqu'à ma mort.

Quelques semaines plus tôt

Il paraît que l'on s'habitue à tout. Que l'être humain est, par nature, résilient. J'espère que c'est vrai. En attendant, je dois supporter tous les changements qui m'ont été imposés.

Je comprends pourquoi mon père a tenu à déménager. Je comprends pourquoi nous sommes venus habiter une ville comme celle-ci, à quelques kilomètres d'Ennis, dans le Montana. Moins de mille habitants, ce qui fait de cette bourgade un trou perdu pour quelqu'un comme moi qui a toujours vécu à New York. Et si je comprends tout cela, ce n'est pas pour autant que je l'accepte.

Je suis née et j'ai grandi dans le bruit, la foule, les lumières, le dynamisme d'une métropole. Et j'adore ça. J'aime le mouvement, les sons des voitures, les gens dans les rues, le métro, les taxis. J'aimais ma vie de citadine.

Ce matin pourtant, je me réveille pour la première fois dans le silence absolu. J'ai été obligée de m'endormir avec mes écouteurs, avec de la musique dans les oreilles toute la nuit. L'absence totale de bruit est vite devenue assourdissante. De même que l'obscurité totale autour de la maison a eu raison de mon courage.

À la nuit tombée, quand j'ai regardé par la fenêtre de ma chambre, j'ai bien cru que notre nouvelle maison avait été absorbée par un trou noir. Pas la moindre lueur pour déchirer le néant. Pas de lune, pas une seule étoile, pas un seul réverbère. Jusqu'à cet instant, je ne m'étais jamais sentie aussi seule au monde.

Perdue dans les ténèbres.

Maintenant que le jour est levé, ma peur me paraît irrationnelle. Il va falloir que je fasse rapidement connaissance avec mon nouvel environnement afin de ne plus imaginer un tueur en série ou un monstre derrière chaque ombre, chaque arbre qui entoure la demeure.

Mais tout va bien.

— Eloween !

Mon père m'appelle pour le petit déjeuner. Il a tenu à être là pour mon premier jour dans mon nouveau lycée. Pour lui aussi, c'est son premier jour dans son nouveau travail. Je sais qu'il aurait préféré rester à New York, tout comme moi. C'est pourquoi je m'efforce de ne pas lui en tenir rigueur. Il n'a jamais souhaité se retrouver au chômage. Il a cherché quelque temps mais ce n'est qu'ici, dans le Montana, qu'il a obtenu une proposition d'emploi. Quand nous sommes tous les deux, nous faisons comme si tout était génial. Mais je sais que lui aussi fait semblant.

— J'arrive ! je réponds.

J'attrape mon sac à dos, dans lequel j'ai glissé quelques affaires de base qui devraient me permettre de suivre les cours en attendant d'avoir les listes de fournitures des enseignants. J'ai tout de même pu m'inscrire à presque tous les cours que je souhaitais, ce qui est déjà une bonne nouvelle. À ce stade, chaque chose positive, même petite, est la bienvenue.

Je descends l'escalier et rejoins mon père dans la cuisine.

À New York, nous vivions dans un petit appartement situé dans un immeuble assez récent. C'est pourquoi cette maison m'est si peu familière. Elle est certes plus grande, mais également organisée totalement différemment. La cuisine est petite et fermée. Le salon et la salle à manger sont également deux pièces distinctes. Les deux chambres sont assez petites mais possèdent chacune une salle de douche. L'ensemble est défraîchi et j'espère que mon père va réveiller son côté bricoleur car nous allons en avoir besoin. Surtout que je doute que la plomberie résiste encore longtemps, étant donné les bruits qui en sortent.

Mais tout va bien.

— Bonjour papa.

— Bonjour Elo. Tu as bien dormi ?

— Oui, et toi ?

— Très bien.

Tout comme moi, il ment. Je le sais, il le sait, mais quand on ne peut rien changer à une situation désastreuse, autant ne pas s'apitoyer sur ses problèmes.

— Prête pour ton premier jour ?

En prenant le paquet de céréales, que j'ai par chance pensé à emmener dans le déménagement de peur que nous n'ayons pas le temps de faire les courses en arrivant, je lui réponds d'un signe de tête.

— J'ai parlé avec le principal et tu es attendue. Ton emploi du temps est disponible au secrétariat.

— O.K. Tu me déposes ?

— Oui, pour ce matin. Mais ensuite, il faudra que tu prennes le bus.

Eh oui, encore un drame de la pauvre fille de dix-sept ans que je suis. Je dois être la seule dans cette ville à ne pas avoir de véhicule. À New York, je n'en avais pas l'utilité. Je prenais le métro. Mais dans une petite ville comme celle-ci, où il n'y a que forêts, montagnes et cours d'eau, je suppose que tous les adolescents ont leur propre voiture. Et bien sûr, mon père n'a pas les moyens actuellement de m'en acheter une, même d'occasion.

Mais tout va bien.

Mon père est très grand et bien charpenté. Ses cheveux commencent à grisonner, mais ils étaient d'un beau blond vénitien. Je suis tout l'inverse. Je ne suis pas petite mais avec mon mètre soixante-dix, je suis loin d'être grande. Je suis assez fine et mes longs cheveux raides sont noir de jais. Une autre chose que j'ai héritée de ma mère, ce sont mes yeux verts. Un vert émeraude. Il paraît que je ressemble beaucoup à ma mère. Je ne peux que le croire sur parole.

Ma mère est morte à ma naissance et il n'existe que très peu de photos d'elle. Mon père m'a toujours dit qu'elle était magnifique, mais je ne sais pas s'il est très objectif. Et comme ni lui, ni elle n'ont de famille, il est le seul à me parler de celle qui m'a mise au monde.

Elle me manque parfois. Surtout quand je voyais mes amies avec leur propre mère. J'aurais voulu qu'elle soit là pour mes premières fois, pour pouvoir lui demander des conseils sur les choses à faire et celles qu'il vaut mieux éviter. Par chance, mon père a toujours su me parler et me faire sentir qu'il m'aimait. Il ne s'est jamais remarié, et n'a même jamais fréquenté personne. Il me répète souvent que ma mère a été et sera la seule et unique femme de sa vie. Je trouve ça merveilleusement romantique. Et terriblement triste.

La voiture s'arrête devant le bâtiment dans lequel je vais devoir passer beaucoup de temps pendant cette dernière année de lycée avant l'université.

L'université. Ma chance de pouvoir retourner dans un monde civilisé. Une ville où je peux marcher pendant des heures sans me retrouver en plein milieu de la forêt. Où il y a des multiplexes ouverts jour et nuit. Des centres commerciaux et tout ce qui me plaît dans une vie citadine. Ici, où que l'on regarde, il n'y a que des arbres.

Je suis à Forêt-Ville.

Encore quelques mois, et je ne serai plus obligée de vivre entourée par la végétation. L'année scolaire est déjà entamée : plus que sept mois et quelques jours à supporter cette vie. En attendant... Bienvenue à Forêt-Ville.

Le lycée est grand et gris. Moi qui croyais que dans les petites villes, les bâtiments publics étaient tous faits de briques rouges avec des fenêtres à croisillons... Pas de chance, je suis tombée sur une ville où les habitants doivent considérer que les blocs de béton sont le summum de l'art contemporain. Ce lycée ressemble davantage à une prison de haute sécurité. J'espère que les élèves seront plus avenants que ce bâtiment, même si j'ai quelques doutes.

Mais tout va bien.

À l'heure du déjeuner, je vais prendre un sandwich à la cafétéria. Je devrais être contente d'avoir survécu à la première matinée. Personne ne m'a adressé la parole. Ceux qui parlent de la légendaire hospitalité des habitants des petites villes ne sont jamais venus à Forêt-Ville. Entre regards en coin et chuchotements derrière mon dos, je ne vois pas ce qui pourrait être pire. Probablement pas grand-chose. Du moins je l'espère.

Je décide d'aller me réfugier à la bibliothèque plutôt que de rester au réfectoire. Au passage, j'observe un peu mes nouveaux congénères. Comme dans tous les lycées du monde, il y a des groupes d'élèves, des clans. J'ai déjà repéré les pom-pom girls, les geeks, les gothiques et les sportifs. Pas trop difficile : ils se ressemblent tous, que l'on soit à New York ou à l'autre bout du pays.

Tous les élèves sont entassés dans le réfectoire, si bien que la bibliothèque est quasiment déserte à cette heure-ci. Je m'assois à une table à l'écart. Je jette un œil autour de moi pour découvrir ce qui, je pense, va devenir mon refuge pendant ces quelques mois avant l'obtention de mon diplôme qui me permettra de partir d'ici.

À quelques tables de la mienne, une fille, que je rangerais dans la catégorie intello à lunettes, est en train de lire. Je suis tentée d'aller à sa rencontre mais mes essais matinaux n'ont pas été très concluants. En histoire, le professeur m'a désigné ma place. J'ai salué ma voisine de table. J'ai cru que je l'avais insultée en voyant sa réaction. Je ne comprends pas ce qui se passe. Je n'étais pas spécialement populaire, ni même particulièrement entourée d'amis à New York, mais j'avais tout de même un petit groupe de potes avec qui parler, rire, sortir. Tout ce que font les jeunes de mon âge. Du moins jusqu'à ce que mon père se retrouve au chômage. Mais Forêt-Ville ne semble pas très accueillante. Loin de là. J'ai l'impression d'être une extraterrestre, ou une pestiférée. L'espace d'un instant, je me suis demandé si mes vêtements étaient trop différents de ceux de mes nouveaux congénères, mais non. Jean, sweat-shirt, parka, boots. Rien de trop excentrique ou hors norme. Ma tête ne doit pas leur revenir. Ce qui est une mauvaise nouvelle, car je ne peux pas y faire grand-chose, si c'est ça.

La bonne nouvelle – il en faut bien une – est que la bibliothèque est très bien achalandée. Elle est grande et les rayons de livres nombreux. J'adore lire toutes sortes d'ouvrages. Romans classiques, historiques, sentimentaux, policiers. La seule chose que je n'aime pas, c'est la science-fiction et le fantastique. Je préfère la réalité, les histoires rationnelles. Mon père est un scientifique, je dois avoir hérité de son côté cartésien.

Je parcours les rayonnages à la recherche d'un livre que je pourrais lire en mangeant. Un bruit sec brise le silence et me fait sursauter. Je me tourne pour voir d'où cela vient. La fille qui était plongée dans sa lecture vient de faire tomber son manuel de physique. Elle rougit et j'éprouve un peu de compassion quand je remarque ce qui a provoqué sa gêne. Un garçon. Il vient de passer près d'elle et il semble plutôt évident qu'elle l'a observé au point d'oublier qu'elle tenait entre ses mains un livre. Il ne s'est même pas retourné vers elle, même pas par réflexe – ce réflexe lorsqu'on entend un bruit de chute. C'est vrai que ce garçon est... pas mal. Je ne l'ai pas encore croisé, sinon je m'en souviendrais. Il est à plusieurs mètres de moi mais mon attention est comme happée par son charisme. Il est grand. Peut-être un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-cinq. Ses cheveux blonds sont savamment décoiffés. Je me demande s'il passe des heures devant son miroir ou si c'est effectivement seulement en passant sa main dans ses cheveux qu'il obtient ce résultat. Dans son cas, je parierais sur la deuxième solution. Il semble si blasé que je ne l'imagine pas perdre du temps à se coiffer. Même son look n'a pas l'air d'avoir de l'importance pour lui. Je sais que ce n'est probablement que mon imagination débordante qui élabore tout ça à partir de rien. Je ne sais rien de lui,

pas même son prénom après tout. Mais il se dégage de lui quelque chose... d'énigmatique. Son attitude crie au monde entier qu'il ne faut pas l'approcher. Et bien sûr, c'est le genre de chose qui, sur la gent féminine, a l'effet inverse, comme le prouve la réaction de la fille. Même moi, je ne peux m'empêcher de l'observer se dirigeant vers une table au fond de la salle. Je suis étonnée qu'il ne traîne pas avec le groupe des élèves populaires. C'est ce qui me fait dire qu'il doit vraiment être à part dans la faune lycéenne. Le plus remarquable chez lui, ce sont ses yeux. Leur bleu céruléen est à couper le souffle. Je n'ai jamais vu un bleu si intense. Je me demande vaguement ce que l'on peut ressentir quand ce regard se pose sur soi.

Je prends un livre sans même regarder le titre et je vais m'asseoir, le plus loin possible de ce type. Si les autres élèves ne m'ont pas adressé la parole de toute la matinée, ce n'est pas lui qui va faire exception.

Et dire que ce n'est que la première matinée d'une longue, très longue série...

Mais tout va bien.

II

Une semaine. Une semaine durant laquelle je peux me considérer comme, au mieux, inexistante. Au pire, pestiférée. Les uns m'ignorent, les autres me regardent comme si j'avais tué des bébés chiens. Je ne comprends pas ce qui se passe ici. Pourquoi suis-je rejetée de cette façon ? Je commence à croire que je suis arrivée en enfer. Sans moyen d'en sortir.

Je n'ai rien dit à mon père. Ça lui causerait des soucis supplémentaires dont il n'a pas besoin en ce moment. Son travail se passe bien. Il est soulagé que nous n'ayons plus de problèmes financiers. L'ambiance à la maison est plus paisible. En sept jours, cette vieille demeure austère est devenue mon refuge. Je n'aurais pas cru cela possible en arrivant dimanche dernier. Et pourtant...

Mes journées commencent avec la boule au ventre. Les professeurs ne sont pas mieux que les élèves. Ils considèrent que je dois connaître tout ce qu'ils ont fait depuis le début de l'année scolaire. Alors que, bien entendu, personne n'a accepté de me passer les cours que j'ai ratés. J'ai regardé en ligne et dans les manuels que j'ai fini par recevoir il y a deux jours. Le midi, je me réfugie à la bibliothèque. Ce qui est étrange est que j'y retrouve à chaque fois la même fille. Mais également, ce garçon mystérieux. Je l'ai croisé une ou deux fois cette semaine.

En revanche, je ne l'ai jamais vu parler à qui que ce soit. Il a l'air aussi seul que moi. Sauf que lui recherche visiblement cette solitude. Je ne demande pas à devenir populaire, simplement à avoir quelqu'un à qui parler. Depuis une semaine, la seule personne à m'avoir souri est mon père.

Pathétique. Ou effrayant.

Plus qu'une après-midi, et ça sera le week-end. Deux jours sans avoir à supporter ce sentiment d'intense rejet. Le pire est que je ne vois pas comment cela pourrait s'arranger. Mes tentatives de sociabilisation ce matin, lors des travaux de groupes en sciences, se sont soldées par des échecs cuisants. Comme chaque jour de cette semaine infernale, je me suis réfugiée dans la bibliothèque à l'heure du déjeuner. Ma bulle de répit quotidien.

En constatant que la fille à lunettes est encore là, j'hésite un instant et...

Qu'est-ce que tu risques ? Au pire, elle te snobera comme les autres.

Je m'approche d'elle et, en prenant une grande inspiration pour rassembler mon courage, je me jette à l'eau.

— Salut. Moi, c'est Eloween.

Elle relève la tête vers moi, mais ne répond rien. Elle me fixe. Contrairement aux autres, son regard n'est pas hautain, ni méprisant. Elle semble surtout... étonnée.

— Je suis nouvelle et j'ai vu que tu venais ici tous les midis. Comme moi, je m'empresse d'ajouter, pour essayer de rendre ce moment moins gênant.

Sauf qu'elle ne répond toujours pas. On dirait que son cerveau vient de se mettre sur *pause*. Elle ne réagit pas, toujours sous le choc.

— Si tu ne dis rien, je vais devoir appeler les secours car tu commences à me faire un peu flipper.

— Oh. Excuse-moi, me dit-elle enfin en secouant la tête. Mais... je... je suis étonnée que tu me parles, poursuit-elle en rougissant. Je m'appelle Abby.

— Eh bien, je suppose que je suis moi-même étonnée que tu me répondes. Mais... pourquoi est-ce si surprenant que je te parle ?

— Parce que je suis arrivée dans ce lycée il y a plus d'un mois et que personne ne m'a adressé la parole depuis.

— Ouah ! Toi aussi ?

— Pourquoi ? Tu es nouvelle ? Excuse-moi mais j'ai pris l'habitude de ne plus faire attention aux gens qui m'entourent. Du coup, je ne remarque pas les nouveaux. Mais bon, ils sont rares de toute façon, répond-elle avec un haussement d'épaules.

— Tu veux dire qu'il n'y a jamais de nouveaux élèves ? Même en début d'année ?

— Je ne peux rien te garantir mais j'ai consulté les albums photo de fin d'année et ce sont les mêmes visages qui apparaissent année après année. Je crois qu'il n'y a jamais de nouveaux arrivants.

— Ouah ! C'est... flippant ce que tu dis.

— Mouais. Mais j'en ai pris mon parti.

— Et le type qui vient tous les midis ici, seul... Qui est-il ?

— Oh, c'est Caleb. Il est arrivé une semaine après moi. Il n'a pas eu plus de chance que moi. C'est là que j'ai compris que ça n'avait rien à voir avec moi. Si même lui est mis à l'écart...

Elle ne finit pas sa phrase mais je comprends ce qu'elle veut dire. Si un garçon qui a le physique d'un *quarterback* n'est pas tout de suite intégré ne serait-ce que par les filles, c'est que les élèves de ce lycée ne font aucune exception. Ils restent entre eux et excluent tous

les étrangers. Si je n'avais pas l'esprit si cartésien, je penserais avoir atterri dans un livre de Stephen King.

— Est-ce que je peux m'asseoir avec toi le midi ? J'aurais peut-être moins ce sentiment de solitude, je lui demande.

— Bien sûr ! Avec plaisir.

Je tire la chaise située à sa droite et m'y installe. Je sors le sandwich que je me suis préparée ce matin. Je voulais éviter le plus possible les situations gênantes. Et faire la queue au milieu de tous ces élèves plus ou moins hostiles fait partie de ces situations que je préfère m'épargner.

— Au fait, ce Caleb, tu as essayé de lui parler ? Je l'interroge, curieuse de savoir comment cela se fait que deux personnes vivant les mêmes difficultés ne se rapprochent pas.

— Oh. J'ai essayé une fois. Il m'a répondu mais j'ai senti qu'il ne tenait pas particulièrement à me parler. Il est très secret et discret. Je ne suis pas sûre que l'attitude des autres le dérange. Il m'a juste dit qu'il ne resterait pas longtemps ici. Je crois que ses parents déménagent souvent. Il doit éviter de se faire des amis de peur de devoir les quitter peu de temps après.

— Ça serait logique. Je dirais bien que c'est triste, mais en l'occurrence, je l'envie de savoir que dans peu de temps, il sera loin d'ici.

— Je suis d'accord avec toi. Tu es en terminale ?

— Oui. Et toi ?

— Première, répond-elle avec une moue de dépit.

— Encore deux ans alors ?

— Eh oui... Au moins, toi, tu peux te dire que dans quelques mois, tu seras loin d'ici.

Elle lit dans mes pensées. C'est exactement ce que je me répète plusieurs fois par jour.

— On pourrait se voir ce week-end si tu es libre ? me

demande-t-elle avec enthousiasme. Je suis fille unique et vu l'ambiance ici, je n'ai pas passé un seul instant avec une personne mineure, à part au téléphone avec mes amies de mon précédent lycée.

— Avec joie ! Je suis dans le même cas que toi.

La pause-déjeuner se passe de façon si normale et chaleureuse, grâce à Abby, que je n'en reviens toujours pas quand je retourne en cours. Et la perspective d'avoir une amie me fait un bien fou. J'ai, pour la première fois depuis une semaine, le cœur plus léger et l'espoir que cette année ne sera peut-être pas si horrible. Dommage que Caleb ne soit pas beaucoup plus sociable que les autres élèves. Nous aurions pu former un trio.

Dommage.

À la reprise des cours en début d'après-midi, je me sens tellement mieux que je ne fais même plus attention aux personnes qui m'entourent. Je dois arborer un sourire un peu idiot du fait de mon soulagement. La perspective de voir Abby durant le week-end me rassure. C'est en pensant à elle que je me dis qu'un téléphone portable serait utile. Car oui, je suis une des rares adolescentes à n'avoir ni voiture, ni portable. J'avais dû résilier mon abonnement avant de partir de New York. Mon père se privait déjà pour beaucoup de choses, je ne voulais pas être un poids plus que nécessaire. J'étais donc résolue à éviter toute dépense inutile. Mon téléphone portable en faisait partie. Tout comme le coiffeur, l'achat de vêtements, de livres, et les sorties. C'est lorsque l'on ne peut plus se payer ne serait-ce qu'un Coca, que l'on remarque que les amis se font de plus en plus rares. Je ne pouvais plus sortir avec eux. Une distance s'est peu à peu installée entre eux et moi. Le chômage de mon père a eu un impact sur nos

vies, à tous les deux. Le déménagement a été comme une double peine. Et l'accueil que j'ai reçu au lycée m'a fait passer de Charybde en Scylla. Abby vient de m'apporter le rayon de soleil salvateur que j'espérais. Un espoir de ne pas finir en dépression avant les vacances de Noël.

Je me rends à mon prochain cours et, toute à ma joie, je ne vois même pas la fille qui se trouve devant moi, et la percute. Avant de pouvoir réagir, elle tombe en arrière en lâchant ses livres. Mon classeur fait de même et les feuilles s'éparpillent sur le sol. Le temps avance au ralenti, jusqu'à ce que, moi aussi, je termine ma chute. Quand je réalise ce qui vient de se passer, en plein milieu du couloir bondé d'élèves se rendant à leur salle de classe, je me relève en hâte pour aider ma victime à faire de même et à récupérer ses affaires au sol.

— Mince ! Je suis vraiment confuse, je n'ai pas fait attention, je me dépêche de lui expliquer.

Sauf que lorsque je lui tends la main pour l'aider, elle repousse cette dernière d'un geste sec.

— Et tu crois que ça suffit ? Tu te prends pour qui ?

Un terminale que j'ai déjà vu dans ma classe de mathématiques se précipite vers elle et, en lui tenant le bras, l'aide à se remettre sur ses pieds. Tous deux me fusillent du regard.

— C'était un accident, lui dis-je, pour tenter de l'apaiser.

— Comme si ça justifiait tout ! s'exclame son ami.

Je me penche pour ramasser ses livres et les lui tends. Le garçon me les arrache des mains et les donne à la fille qui le remercie d'un sourire. Lorsque son attention revient vers moi, son expression passe d'amicale à hostile en une fraction de seconde.

Ils sont vraiment étranges. Qui s'emporte et fusille du regard quelqu'un pour un simple accident bête ? Elle

n'est pas blessée, ses livres ne sont même pas abimés, contrairement à mes cours qui sont toujours éparpillés sur le carrelage jauni.

— Écoute, je suis désolée, mais c'était un accident.

Je ramasse rapidement mes feuilles et les entasse pêle-mêle. Je me redresse et contourne les deux malades mentaux qui me fusillent encore du regard. Je me dépêche de rejoindre ma salle de classe. Sur mon passage, tout le monde me suit du regard, comme si j'étais la fille qui avait massacré toute une portée de chatons.

Mais c'est quoi leur problème ?

Je suis vraiment tombée dans un lycée plus qu'étrange.

Par chance, le cours de physique commence tout juste quand je prends place au fond de la salle, la tête baissée pour me faire aussi discrète que possible. Le professeur parle mais je n'entends rien, trop perturbée par la scène qui vient de se dérouler et qui se rejoue dans ma tête. Je ne comprends pas ce qui vient de se passer. Tout allait très bien, ou en tout cas beaucoup mieux, et en un instant, j'ai le sentiment que ma vie vient de basculer dans la quatrième dimension ou une dimension parallèle dans laquelle tous les gens qui m'entourent sont étranges. Pas étranges dans le style *excentrique* mais dans le sens *inquiétant*. Très inquiétant.

J'essaie tant bien que mal de penser à autre chose, comme par exemple à ce qui se passe en cours, durant le reste de l'après-midi. À chaque changement de salle, je crains de me retrouver nez à nez avec un de ces fous qui transforme un simple incident en déclaration de guerre nucléaire. Par chance, mis à part quelques regards en coin, il me semble que je dois bénéficier d'un cessez-le-feu, car personne ne s'approche de moi ni ne m'adresse la parole pour m'insulter.

Lorsque la sonnerie annonçant la fin de la journée retentit, je souffle enfin. La journée est terminée, ainsi que la première semaine. J'ai survécu. Je peux aborder le week-end sereinement et penser à ces deux jours sans mes congénères.

Après avoir récupéré mes affaires dans mon casier, je sors du bâtiment aussi gris que le ciel d'automne. Je constate que je ne suis pas la plus pressée de rentrer chez moi. Le parking est quasiment vide. J'ai dû trop m'attarder car je ne vois pas le bus scolaire. Je regarde l'heure à ma montre. Je n'ai que dix minutes de retard par rapport à l'heure de sortie. Pas de trace du moindre transport en commun. La maison doit être à quatre kilomètres de l'école. J'hésite un instant à attendre le prochain bus, mais je n'ai pas la patience. Autant commencer à marcher. Je dois m'habituer au grand air, respirer l'odeur de la forêt. Je n'ai jamais vu autant d'arbres qu'ici. La route qui mène à mon nouveau domicile est bordée d'arbres immenses, aux troncs épais. Je ne distingue rien au travers du vert de la végétation. Je ne connais que le béton, les immeubles, les rues bondées, la fumée des pots d'échappement, le bruit de la grande ville, le jaune des taxis, le rouge des maisons en brique, le gris et le verre des gratte-ciels. Et c'est ce que j'aime.

Ici, à Forêt-Ville, ce n'est que silence et végétation. Que le marron des troncs d'arbre et le vert des feuilles et des aiguilles. Pour occulter cette absence de bruits ou plutôt l'absence de bruits connus, je prends mes écouteurs et j'écoute la musique en marchant le long de la route à deux voies. En quelques minutes, je suis sortie de la ville. Je sais que la route passe au milieu de la forêt. Le problème quand on est comme moi une citadine pur jus, c'est que lorsqu'on se retrouve entourée par la nature,

les seuls bruits qui brisent le silence assourdissant sont... inconnus. Le craquement d'une brindille, les chants d'oiseaux, le vent dans les feuilles, les bruissements dans le sous-bois. Tout me paraît effrayant. J'essaie de me dire que ce n'est rien, juste la nature, le vent, les petits animaux qui gambadent dans les fourrés... sauf que je ne connais rien de tout cela et je déteste ça.

Heureusement, la musique de mon lecteur MP3 me permet de me fermer dans ma bulle et d'occulter le monde qui m'entoure. Je suis presque sereine quand un coup sur l'épaule me fait trébucher vers l'avant. Mes écouteurs tombent de mes oreilles, je retrouve par chance mon équilibre avant de m'écrouler au sol, tête la première.

Je me retourne pour voir qui m'a fait ça.

Ils sont sept. Deux filles et cinq garçons. Tous des terminales. L'une est celle que j'ai accidentellement bousculée. Un des types est celui qui l'a *secourue*. Étant donné l'expression de leur visage, je doute qu'ils soient là pour que l'on se lie d'amitié. Lentement, deux d'entre eux se placent derrière moi quand les autres restent devant. J'ai un très mauvais pressentiment.

J'aurais dû attendre le bus.

Quelle bonne idée d'aller seule sur une route déserte au milieu de nulle part !

Je n'ai même pas de portable pour appeler du secours. Je prie pour qu'ils ne veuillent que parler, mais à quoi bon se voiler la face ? Si cela avait été le cas, ils ne seraient pas venus à sept et n'auraient pas attendu que je sois loin de ce semblant de civilisation que constitue Forêt-Ville, là où personne ne pourra m'entendre.

Ça y est. Ça ne va plus bien. Plus du tout.